

LA  
COMTESSE  
D'ISEMBOURG;



A PARIS,  
Chez CLAUDE BARBIN, au  
Palais, sur le Perron de la  
Sainte Chappelle.

---

M. DC. LXXVIII.  
*Avec Privilege du Roy.*

Y2

23585

# La Comtesse d'Isembourg

Antoinette de Salvan de Saliès



Claude Barbin, Paris , 1678

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

LA  
COMTESSE  
D'ISEMBOURG.



A PARIS ,  
Chez CLAUDE BARBIN , au  
Palais, sur le Perron de la  
Sainte Chappelle.

---

M. DC. LXXVIII.  
*Avec Privilege du Roy.*

L A  
C O M T E S S E  
D'ISEMBOURG.

**L**A Maison de Hohenzollern, est une Maison fort illustre dans l'Alemagne. Elle a eu l'honneur d'estre alliée à ses Empereurs, puis qu'un Comte de Hohenzollern a épousé autrefois une fille de la Maison d'Autriche à laquelle l'Empereur donna les Estats du Marquis de Brandebourg qui luy étoient dévolus par un droit de l'Empire. La Comtesse d'Isembourg estoit sortie de cette famille, elle estoit fille de Jean George de Hohenzollern Prince de l'Empire de la haute Alemagne & de la Province de Suaube. Il fut sur la fin de sa vie le favory de l'Empereur Ferdinand II comme il l'avoit déjà esté des Empereurs Rodolphe & Mathias, & c'étoit un des plus grands hommes d'Estat que l'Alemagne ait jamais eû.

Il laissa trois garçons & six filles. L'aîné des Princes fut élevé en France & prefera toujourns une vie douce & tranquille à l'éclat des grands emplois. Il se maria en Flandres avec une fille unique de la Maison de Berg qu'il ne pût obliger de passer dans la haute Alemagne, & qu'elle ne pût retenir dans la basse. De sorte qu'ils se separerent après la naissance de Madame la Comtesse d'Auvergne leur fille. Le second des Princes mourut dans son enfance, & le troisiéme est marié dans la haute Alemagne.

Des six filles du Prince de Hohenzollern qui furent toutes mariées à des Comtes Souverains ou à des Princes, l'aînée entra dans la Maison de Furstemberg. La seconde épousa le Prince Guillaume de Bade qui presida à la Diette de Ratisbonne l'année 1640. & l'infortunée Princesse Marie Anne la plus jeune & la plus belle épousa le Comte d'Isembourg de la basse Alemagne.

Comme la fortune luy preparoit bien moins de bonheur qu'à ses sœurs, la nature voulut la favoriser de tous les avantages qui peuvent rendre une personne accomplie. Elle estoit grande, blanche & blonde, ses yeux avoient plus de langueur que de feu. La blancheur & l'éclat extraordinaire de son teint ne donnoient pas à ceux qui la regardoient le loisir ny la liberté d'examiner, si tous les traits de son visage estoient reguliers, enfin dès que l'on la voyoit il estoit difficile de ne se laisser pas persuader qu'elle estoit parfaitement belle. L'on ne vit jamais un air si touchant & si majestueux que le sien. Elle n'avoit que dix ans lorsque le Prince son pere estant mort, la Comtesse de Furstemberg sa sœur infiniment spirituelle prit le soin de son enfance, & par le secours de l'art & les avantages de la nature la jeune Princesse n'ignora rien de ce qui peut rendre une personne accomplie.

Elle parut avec tous ces charmes à l'âge de quinze ans à la Cour de l'Imperatrice durant la Diette de Ratisbonne de l'année 1630. Comme l'on y devoit traiter des plus grandes affaires de l'Empire, cette Cour n'avoit jamais esté si belle. La Princesse eut d'abord un fort grand nombre d'Amans. Le Prince Iulien de Saxe le mieux fait & le plus amoureux de tous, ayant dans une course de Bague remporté le prix que l'Imperatrice donnoit, l'offrit à la jeune Princesse ; & dans ce moment le vieux Comte d'Issembourg arrivant de Cologne, la vit & l'ayma, c'estoit pour elle deux choses qui se suivoient de près.

Il avoit esté marié à Caroline d'Aremberg de la Maison d'Arfchot, mais il l'avoit épousée sans amour & vivoit avec elle sans tendresse, lors qu'une violente colique, dont la cause fut inconnue l'enleva du monde dans deux heures.

Ce Comte avoit de l'esprit & du courage, l'ame liberale & le cœur grand, il estoit mal-fait, mais ses plus grands deffauts étoient dans son humeur, il l'avoit sombre, emportée, bizarre, l'amour qui adoucit les naturels les plus farouches n'avoit pû changer le sien. Il n'avoit jamais rien aymé, il estoit mesme nay avec une antipathie extreme pour toutes les femmes, & il en donna dès le Berceau un assez plaissant témoignage, puis qu'on ne pût jamais luy faire teter aucune femme. On luy choisit inutilement des nourrices brunes, des blondes, des vieilles & des jeunes, il les refusa toutes, & prit avec avidité une chevre qu'on luy presenta. Il avoit la physionomie sauvage & terrible, & la conduite du Comte tenoit fidèlement tout ce que sa

physionomie promettoit. Il est assez difficile à l'amour de se rendre maître d'un cœur de cette nature, il vint pourtant à bout de celui du Comte. & quoy qu'il ne prit pas le chemin qu'il suit d'ordinaire pour arriver aux autres cœurs, il y parvint enfin.

Comme le Comte ne connoissoit point l'usage des soupirs, il fut surpris des premiers qui luy échaperent, il ne sçavoit ce qu'ils demandoient, mais les pressants desirs le luy ayant bientôt fait comprendre, par un accord fatal de son destin avec celui de la jeune Princesse, il fut préféré à tous les Amans par le Comte & la Comtesse de Furstemberg. Ce n'étoit pas sans raison, il avoit exercé les premiers emplois de l'Armée, il estoit parvenu à celui de Mestre de Camp general, & c'estoit un des plus riches & des plus vaillans Seigneurs de l'Empire.

À la fin de la Diète la Comtesse de Furstemberg retourna chez elle avec la jeune Marie Anne sa sœur, & le Comte partit pour aller à Isembourg. Mais comme il avoit dans le cœur une impatience amoureuse à laquelle il n'estoit pas accoustumé, il fit tant de chemin en peu de temps qu'à peine le croyoit-on chez luy qu'il arriva à Furstemberg pour épouser la Princesse avec un train digne d'un des plus grands Princes de l'Empire.

L'amour l'instruisit tout d'un coup, il fit faire un équipage pour la Princesse aussi galand qu'il estoit magnifique, & excitant la pante naturelle qu'il avoit d'estre liberal, il fit present à sa maîtresse d'une quantité prodigieuse de pierreries. On a eu raison de dire depuis, que l'amour ne faisoit que mettre ces pierreries en dépôt dans les mains de la Princesse, & que le Comte s'en reservoit l'usage. Quoy qu'il en soit le Comte avoit ses intentions, & l'amour pouvoit avoir les siennes.

La jeune Princesse paroissoit en cet état si belle au Comte d'Isembourg, qu'il estoit le plus amoureux & le plus content de tous les hommes. Il connoissoit pourtant bien qu'il n'en estoit pas aymé, mais cette connoissance qui auroit troublé les plaisirs d'un autre n'alteroit nullement les siens, il n'étoit pas d'humeur de les gêner par de semblables delicateffes. Il partit bientôt après ses Noces pour aller à Isembourg disposer les choses pour la reception de la Comtesse sa femme, la Princesse de Bade & la Comtesse de Furstemberg la voulurent accompagner. Elles firent presque tout leur voyage sur le Rhin & dans un batteau des plus galans & des plus magnifiques qui eussent jamais paru sur ce fleuve.

Le Rhein est bordé en ces endroits de tres-agreables Villes. Comme le Comte estoit en grande consideration en ce pais-là ; les Gouverneurs & les Magistrats tâchoient à l'envy de regaler la Comtesse ; ils luy faisoient par tout des receptions magnifiques, les rivages retentissoient de mille concerts ; on n'entendoit par tout que des acclamations & des cris de joye, & avec un vin excellent qu'on luy offroit selon la mode du pais ; les Deputez de toutes ces Villes venoient luy faire des harangues. Comme elle estoit fort jeune ces ceremonies la fatiguerent, la contrainte n'est pas de cet âge, & le divertissement & la joye luy conviennent mieux ; la Comtesse y avoit un penchant que toutes les infortunes de sa vie ont eu peine de chāger. Pour se divertir & se delasser de la fatigue de ces ennuyeuses harangues ; elle s'avifa de faire jouer le personnage de Comtesse d'Isembourg à une fille de sa suite à peu près de sa taille, mais laide & vieille. Le Comte plein d'amour & de joye avoit publié en passant qu'il venoit d'épouser une Princesse jeune & belle, & l'on l'avoit cru de bonne foy. L'étonnement de ces Messieurs, & la peine qu'ils avoient de prononcer les mots de belle & jeune estoit une chose tres-réjoüissante à voir. La Princesse de Bade s'en divertissoit comme la Comtesse, mais Madame de Furstemberg toujous severe & toujous scrupuleuse, craignant que le Comte ne fut fasché que l'on pust condāner son choix arrēta le cours de cette plaifanterie en faisant connoître la veritable Comtesse, & il fallut qu'elle écoutāt de nouveau des Harangues. Si bien que lors que les Habitans de ces differents lieux se trouvoient ensemble, ils avoient des contestations sur la beauté ou sur la laideur de la Comtesse d'Isembourg, dont ils ne font pas encore d'accord.

Elle arriva enfin à Isembourg. Il n'y avoit rien de si beau que le Château, rien n'en pouvoit surpasser la magnificence, soit pour le dedans soit pour le dehors. La structure en estoit admirable, & les peintures, les lambris, les jardins le rendoient un des plus beaux & des plus agreables lieux du monde. La Comtesse y fut receue par le Comte, tout plein & tout transporté de sa passion, avec toutes les marques de joyes qu'on a accoûtumé de faire paroître en ces fortes d'occasions. Il luy fit de nouveaux presens de Pierreries, & pendant tout le sejour que la Princesse de Bade & M<sup>me</sup> de Furstēberg firent à Isembourg, ce ne fut que courses de bague, que promenades, que parties de chasse, de divertissement & de plaifir. La separation de ces Princeses fut le premier chagrin que la Cōtesse fit paroître,

elle y fut sensible au delà de tout ce qu'on pourroit exprimer, & beaucoup plus que le Comte n'eut souhaité, il faisoit tous les efforts pour la consoler, il s'avoit de mille petites manieres pour la divertir, enfin pour dissiper la mélancholie où elle s'abandonnoit quelquefois par le souvenir de ce qu'elle perdoit, il luy faisoit un détail de tous les avantages qu'il luy preparoit & il n'oublioit rien pour luy plaire.

Quand on ne commence à aymer qu'à l'âge de soixante ans & qu'on s'y prend d'abord de cette maniere, il semble que l'on devroit porter sa passion jusques au tombeau. Cependant le vieux Comte cessa bien-tost d'aymer, son cœur n'étoit pas propre à l'amour. Il se lassa d'une passion si douce, & les chagrins, les soupçons, les dégoûts en chasserent bien-tost ce qu'il y avoit eu de doux & de raisonnable. Comme depuis son mariage il n'avoit point esté à l'Armée exercer sa valeur, il voulut l'employer à dompter la beauté de sa femme, il ne songea plus qu'à faire peur à la jeune Comtesse. Cela luy fut plus facile que de s'en faire aimer. Il reprit son air sombre & sauvage que l'amour avoit un peu radoucy, & tout cela faisoit un effet si terrible sur le cœur & sur l'esprit de la Comtesse, qui n'avoit pas assez de courage pour le regarder sans frayeur. Il ne s'entretenoit que d'Histoires tragiques, d'evenemens funestes, & des punitions que de jeunes femmes s'étoient attirées de leurs vieux maris. C'estoit ordinairement au lict qu'il luy faisoit ces galands recits, & une nuit la Comtesse en fut si effrayée qu'elle ne pult s'empêcher de crier de toute sa force : un long évanouïssémēt succeda à ses cris, & peut-estre seroit-elle morte de frayeur si l'on ne fût venu promptement à son secours. Le Comte fut fâché de l'avoir jettée dans ce peril, & par une grace singuliere il changea l'heure de ses entretiens.

Lorsque la Comtesse ne sçavoit plus que devenir, il arriva pour sa consolation un Courier de l'Empereur qui portoit un ordre pressant au Comte de se rendre auprès de lui à l'occasion de la guerre dõt l'Empire estoit presque accablé par le vaillant Gustave Roi de Suede. Le Comte qui estoit habile jugea d'abord que cette guerre seroit longue & perilleuse pour les Alemans, mais il craignit qu'elle ne le devînt davantage pour luy-mesme par la beauté & la jeunesse d'une femme qu'il estoit obligé de quitter, & d'abandonner à sa bonne foy & à sa conduite. La campagne luy paroissant plus suspecte qu'une Ville où l'on est sans cesse exposé à la veuë de tout le monde, il se resolut de faire aller la Comtesse à Cologne qui estoit la ville la

plus proche d'Ifembourg. On y transporta les meubles les plus précieux du Château, & le Comte craignant toujours quelque vengeance pour les traitemens injurieux qu'il avoit faits à la Comtesse voulut la conduire luy-mesme dans une Ville où il croyoit estre mieux à couvert de la seule chose qu'il craignoit au monde. Cette guerre fut d'un grand secours à la Comtesse pour la délivrer de beaucoup d'ébarras & dissiper un peu ses chagrins, elle en avoit de plus d'une maniere, & toute jeune qu'elle estoit elle ne pouvoit se consoler des ordres cruels que le Comte avoit donnez pour son séjour de Cologne. Elle esuya d'abord d'ébloüir toute la Ville par une joye qu'elle ne ressentoit pas veritablement dans l'ame, mais à force de cacher & de déguiser ses douleurs elle les étouffa tout-à-fait. Elle oublia jusques aux brutalitez & aux injustices du Comte, & jamais elle ne goûta plus tranquillement le plaisir. Elle avoit ainsi passé ses beaux jours pendant les six mois que le Comte avoit fait la guerre sans que personne se fut apperceu de ses déplaisirs, elle en auroit encore passé bien d'autres, & peut-estre qu'elle eut même oublié tout à fait qu'elle estoit la plus mal-heureuse femme du monde si le Comte ne fût venu luy-mesme pour l'en faire ressouvenir. Comme il avoit passé six mois parmi le sang & le carnage, il n'avoit point appris à devenir plus traittable. Au contraire il revint plus fascheux & plus farouche qu'il n'estoit auparavant. Il estoit jaloux sans sçavoir le sujet de sa jalousie. Il avoit l'ame pleine de soupçons sans s'arrêter nulle part, parce que la Comtesse étoit innocente. Mais enfin ils tomberent sur la personne du monde pour qui elle avoit le moins apprehendé.

Entre tous les presens que le Comte luy avoit faits en l'épousant, il luy avoit donné un page dont la bonne mine & l'esprit estoient l'admiration de tous ceux qui le connoissoient. Son pere s'appelloit Massauve, il estoit François, & d'une ancienne famille de la ville de Montpellier. Par quelque caprice de son destin il se maria en Lorraine, & s'attacha au service des plus proches parens de la Comtesse. Lorsqu'elle se maria Madame de Furstembourg presenta le plus jeune des fils de Massauve au Comte d'Ifembourg, qui le trouvant extrêmement bien fait le donna pour Page à la Comtesse sa femme. Ce Page devint en peu de temps fort accompli. Il estoit sage, adroit, respectueux, fidelle ; & la Comtesse prenoit en luy une confiance entiere. Mais ce qui devoit faire en partie sa consolation devint la source de tous ses malheurs.

Ce Page parut trop beau aux yeux du Comte. Sa jeunesse & sa bonne grace le mençoient sans cesse à son avis d'une secrète intelligence avec les charmes de la Comtesse, & il ne pouvoit pas se persuader que deux jeunes cœurs peussent estre si près l'un de l'autre sans s'embrazer.

Dés que les soupçons incertains du Comte se furent ainsi arrêtez sur le jeune Malsauve, ils éclaterêt avec tant d'emportement que la Comtesse crut que le premier jour de cette jalousie seroit le dernier de la vie de son Page ; cette crainte jointe au juste ressentiment qu'elle avoit d'un traitement si injurieux la fit résoudre à prévenir les suites d'un mal qui pouvoit devenir funeste à son honneur dans l'estime des hommes qui ne se donnent pas toujours la peine d'examiner l'injustice d'un vieux mari à l'égard d'une jeune femme. Pour cet effet ne prenant conseil que de sa seule innocence ; elle le va trouver & laissant agir tout son air de douceur & de Majesté ; elle luy reproche ses caprices avec toute la fermeté d'une ame qui se sent incapable de commettre un crime ; elle luy fait voir le peu de fondement de sa rage ; elle luy en exagere l'injustice & la violence, & s'offre à la faire cesser par toutes les voyes qu'il voudra luy prescrire.

C'est une étrange fureur que la jalousie. Elle empoisonne tout ce qu'on fait pour la guerir. La justification de la Comtesse acheva de la perdre dans l'esprit de son vieux mari, & il ne peut pas se persuader qu'elle ne fût coupable, puis qu'elle prenoit tant de soin de paroître innocente.

Il n'est pas difficile de juger combien cette nouvelle injustice luy fit de peine, elle sentit renouveler toutes ses douleurs, & peut-estre qu'elle en eust esté accablée si Malsauve & Delmas une de ses filles en qui elle se confioit beaucoup ne luy eussent donné un expedient que mille experiences ont fait trouver infallible en de pareilles occasions. Ce fut de faire entrevoir au Comte que la Comtesse avoit un autre Amant, & détourner par cette adresse le cours de sa jalousie.

Le Prince François de Lorraine, Doyen de Cologne, estoit effectivement amoureux de la Comtesse. Mais il l'aimoit avec tant de discretion que personne n'avoit encore penetré son secret. Il n'est pas malaisé de vaincre la retenüe d'un jeune cœur fort amoureux. La Comtesse par mille petites manieres galantes & enjouées qui ne l'engageoient à rien, rendit le Prince de Lorraine indiscret, la joye qu'elle luy donna le troubla tellement qu'il n'eut plus la force de cacher sa passion, non pas mesme au Comte

d'Ifembourg, qui croyant avoir une penetration admirable & sortir de la plus grande erreur du monde, cessa d'être jaloux du Page, & le devint effectivement du Doyen de Cologne. Comme cet Amant luy faisoit moins de honte & qu'il y avoit plus d'apparence que la Comtesse aimât un Prince, qu'un Page, il s'abandonna sans resistance à tout ce qu'il plut à cette jalousie de luy faire sentir. La Comtesse n'aimoit ny le Page ny le Prince, mais son innocence l'empeschant de ne rien craindre pour elle, & le Prince de Lorraine n'estant pas exposé à la colere du Comte comme Massauve, elle s'applaudissoit en secret de l'estat où elle avoit mis les choses.

Le vieux Comte qui souffroit toutes les injures de l'air & toutes les fatigues de la guerre sans se plaindre feignoit d'être malade dès qu'il arrivoit à Cologne à la fin de la campagne. La Comtesse ne bougeoit de sa chambre & il falloit malgré lui qu'il y vit souvent le Prince de Lorraine. Sa naissance & sa dignité ne luy permettant pas de luy faire les mauvais tours qu'il faisoit à d'autres. Comtesse n'avoit la liberté de sortir que pour aller aux Carmelites visiter une sainte Religieuse qui prenoit mille soins pour sa consolation ; c'estoit une fort belle & fort spirituelle personne, dont Henry Prince d'Orange avoit esté extrêmement amoureux : apres qu'elle eut fait tous les efforts possibles pour le guerir d'une passion qu'elle ne pouvoit approuver, elle s'échapa se cretement & s'alla jetter dans la ville de Grol sous la domination du Roy d'Espagne. Une action si belle redoubla l'estime & la tendresse du Prince, & son amour luy faisant trouver des pretextes de guerre assez specieux, il fit comprendre aux Hollandois que l'affiète de la ville de Grol coûtoit de grandes contributions au Duché de Gueldres, & à toute la Frise avec l'entretien de huit mille Hollandois pour empescher les courses de la Garnison de cette Place. L'avis du Prince d'Orange fut suivi, Grol fut alliégé & bientôt réduit à se rendre. Dans la prise d'une Ville tous les crimes semblent permis. Ce jeune Prince victorieux avoit resolu d'enlever sa Maîtresse, mais elle luy parla avec tant d'esprit & d'une maniere si forte & si touchante, que ce Prince devint tout d'un coup respectueux & moderé : Neanmoins cette sage fille craignant toujours quelque retour des sentimens impetueux du Prince, s'enfuit derechef dans les Carmelites de Cologne, c'est-là qu'elle consoloit la Comtesse d'Ifembourg : elle sçavoit toutes les intrigues des Seigneurs de Flandres & de la Cour du Prince d'Orange, &

divertissant la Comtesse par mille contes agréables elle luy faisoit mieux goûter ce qu'elle luy disoit en fuite de solide.

Pour donner quelque soulagement à la captivité de la Comtesse, le Ciel permit que l'Infante Isabelle, Claire, Eugenie, qui gouvernoit les Pais bas, pria le Comte d'Issembourg de trouver bon que sa femme allât tenir à sa place & faire baptiser à son nom un enfant du Duc de Neubourg. Il y consentit parce qu'il n'osa pas le refuser : & comme sa mere avoit esté tendrement aimée de l'Infante, il donna un train magnifique à la Comtesse, & luy fit faire tant de liberalitez que l'Infante mesme n'en eut pas fait davantage. Le Duc de Neubourg de son costé mit tout en usage pour divertir la Comtesse, il avoit des troupes sur pied qu'il avoit partagées afin que le Prince son fils en commandât la moitié ; il voulut lui donner le plaisir d'une espece de combat. Le vieux Duc se mit à la teste de ses troupes, & le jeune Prince à la teste des siennes. Ils vinrent d'abord au combat comme on y vient dans un carrouzel, mai par quelque accident les soldats s'irriterent si fort les uns contre les autres qu'ils combattirent comme ennemis. Le Duc & son fils eurent toutes les peines du monde de les arrester. La Comtesse pensa mourir de frayeur & les Alemands estant superstitieux, on crut d'abord que c'estoit un presage de la mauvaise intelligêce qu'il y eut bien-tost apres entre le Duc & son fils, qui n'estoit pas content depuis que son pere avoit époufé en secondes nopces la fille du Duc des deux Ponts.

Cependant la guerre duroit toujourns, & le Comte d'Issembourg estoit trop attaché au service de l'Empereur pour mâquer de se rendre à l'Armée au commencement de la campagne. Ainsi le Printemps faisoit renaître les innocens plaisirs de la Comtesse, & l'Hyver luy ramenoit son vieux mary plus bizarre & plus terrible que lors qu'il estoit party. Ses injustes soupçons s'étoient renouvelez contre le jeune Massauve, quoy que n'étant plus Page il le suivit toujourns à l'armée.

La Comtesse avoit naturellement une si grande crainte de la mort que jamais personne ne l'a tant apprehendée, elle faisoit de grands cris dés qu'elle entendoit sonner les cloches pour un enterremēt, & ne paroissoit jamais satisfaite que lors qu'elle etoit pleinement instruite de la maladie & de la mort de celuy qu'on alloit enterrer. Elle apprit un jour que trois personnes étoient mortes d'une mesme maladie, & qu'un de ses domestiques en estoit attaqué ; Il ne luy en fallut pas davantage pour luy faire quitter

Cologne, elle s'enfuit d'abord dans un Chasteau d'une Dame de ses amies, & cette mesme nuit le Prince de Lorraine arriva dans ce Château. La Comtesse se troublant de cette aventure, luy demanda dès qu'il parut, qu'est-ce qui pouvoit l'avoir amené à cette heure en ce lieu. Mais, vous mesme, Madame, luy dit-il, feignant d'estre aussi surpris que la Comtesse paroissoit interdite, que faites-vous icy ? le fuis la mort, reprit elle, qui ravage tout dans la ruë que j'habite à Cologne, & j'ay il choisi ce lieu parce que l'air y est bon & pur, deux de mes domestiques sont morts de mesme aujourdh'uy. Madame, respondit le Prince, ma maison est infectée, toute la ville de Cologne le va devenir, je crains la mort comme vous, adjôta-t'il en riant, & je suis venu dans ce lieu connoissant la pureté de l'air que l'on y respire. Ah ! Prince, luy dit-elle, il faut vous en retourner, vous sçavez à quels égards m'engage le chagrin que le Comte d'Issembourg a contre vous. Quoy, Madame, repliqua le Prince en riant, toujôurs j'irois mourir à Cologne pour faire plaisir au Comte d'Issembourg, vous me dispenserez s'il vous plaist de cette obeïssance. La Comtesse eut beau parler, le Prince ne répondoit qu'en plaisantant à tout ce qu'elle luy disoit de serieux. La maîtresse du logis & deux de ses amies qui l'estoient aussi du Prince de Lorraine la determinerent à souffrir de bonne grace ce qu'elle ne pouvoit éviter, puis qu'elle avoit renvoyé son équipage, & que le Prince ne luy auroit pas asseurement presté le sien. Il se rendit donc galamment le maistre de cette maison, & durât huit jours l'on ne vit que ses Officiers qui traiterent la Comtesse & les autres Dames avec une magnificence prodigieuse.

C'estoit sur la fin de l'Esté. Le Comte d'Issembourg arriva bientôt de l'Armée, & son retour troubla toutes les festes. Il avoit des gens gagez pour luy rendre compte de la conduite de sa femme, qui ne manquerent pas de luy dire cette absence de huit jours avec toutes ses circonstances. Jamais la rage n'a inspiré de mouvemens si violens. Le Comte forma dés lors le dessein de faire mourir sa femme, il n'avoit point d'enfans & l'espoir qui luy restoit encore d'en avoir combattoit quelquefois ce noir dessein. Il ne voulut pas demeurer dans l'irresolution. Il consulta les Medecins qui firent prendre des remedes à la Comtesse si opposez à son temperament qu'elle en a esté incommodée toute sa vie, mais comme cela ne le contentoit pas il la fit déguiser un jour, & se déguisant luy-mesme sans luy rien dire de son dessein, il la mena chez un habile luif qui se m'éloit de prédire l'avenir, & qui sans

les connoître leur declara qu'ils n'auroient jamais d'enfans. Ils s'en confolerent tous deux, la Comtesse parce qu'elle crût qu'on ne la tourmenteroit plus par des remedes, & le Comte parce qu'il pouvoit la faire mourir fans regret. Dès le lendemain il ne luy parla plus que de fer & de prifon. Il ſçavoit avec quelle foibleſſe la Comtesſe craignoit la mort, & fa rage n'eult pas eſté ſatisfaite ſi elle l'eult ſoufferte fans la prévoir.

Un jour qu'il la regardoit d'une maniere où la Comtesſe crût d'entrevoir quelque choſe de moins farouche qu'à ſon ordinaire. Elle luy demanda avec une douceur capable de toucher le plus barbare de tous les hommes. Qu'est-ce qu'elle voyoit dâs ſes yeux de moins menaçât que de coûtume. C'eſt que je vous trouve fort belle aujourd'huy, luy dit-il, & que je prends plaifir de m'imaginer en vous regardant que quand il me plaira vous ne ſerez plus qu'un objet d'horreur. Quoy que les termes fuſſent aſſez intelligibles, & qu'il ne fut pas mal-aiſé de donner dans le ſens du Comte, la Comtesſe ne penetra pas d'abord cette réponſe. Son eſprit quelque éclairé qu'il fut, ne comprit pas ce qu'elle avoit d'effroyable : Et par quel art magique, luy dit-elle en riant, me pouvez-vous oſter tout d'un coup le peu de beauté que le Ciel m'a donnée, & uſurper le droit du temps qui meſme n'a le pouvoir que de me l'ôter peu à peu ? Mon art eſt ſeur, reprit le Comte, j'ay plus d'un ſecret pour cela ; mais je vous traiteray en femme de qualité. Je ne me ſervirai que d'une poudre de Diamans qui donne une colique toute faite comme celle qui fit mourir dans deux heures Caroline d'Aremberg ma premiere femme. Ah ! Ciel, s'écria la Comtesſe, qui le comprit enfin, garantiffez-moy des cruels deſſeins de cet inhumain, & ſortant precipitamment de la chambre du Comte elle courut dans la ſienne ſ'abandonner à la plus juſte de toutes les douleurs.

Maſſauve luy eſtoit. toûjours fidelle, & Delmas n'eſtoit pas moins dans ſes intereſts après un torrent de larmes, elle leur apprit ce que le Comte venoit de luy dire, qu'il luy avoit avoué qu'il avoit empoisonné ſa premiere femme, & qu'il l'avoit menacée d'un pareil traitement : Et là deſſus ſ'abandonnant derechef à ſes larmes, elle diſoit des choſes ſi touchantes que le Comte meſme auroit eu de la peine à n'en eſtre pas attendry.

Maſſauve & Delmas touchez du malheur de leur Maîtreſſe luy confeillerent d'écrire à Meſdames de Bade & de Furfetemberg de la vouloir ſecourir & la retirer des mains du Comte, ce qu'elle fit. Mais on eſt toûjours

coupable quâd on est jeune & belle, & que l'on a un vieux mary. Les sœurs de la Comtesse la condamnerent, & Madame de Furstemberg sçavante & spirituelle s'attacha à luy prouver par bonnes raisons qu'elle avoit tort ; qu'une jeune & honneste femme ne devoit jamais quitter son mary, qu'elle n'avoit rien à craindre par cette maxime generale que l'on ne menace point d'un mal qu'on veut faire, & que puis que le Comte parloit de poison, il falloit conclurre qu'il ne songeoit pas à en donner.

Toutes ces raisons ne rassurerent pas la Comtesse. Elle avoit incessamment devant les yeux l'image de cette mort qu'elle craignoit tant & n'ayant plus d'esperance qu'en la fidelité de Massauve elle l'obligea d'écrire à un de ses freres qui étoit plus âge que lui & qui commandoit en Lorraine le Regiment de Vaubecourt depuis la mort de son pere, de s'en venir incessamment pour une affaire de la derniere consequence. Il avoit esté Page du feu Prince de Hohenzollern, & la Comtesse ne doutoit pas qu'il n'entraît dans ses interets aussi bien que son pere. En effet Massauve l'aîné se rendit à Cologne en diligence, & après avoir esté instruit par son frere, feignant d'avoir une méchante affaire sur les bras, il demanda refuge au Comte d'Issembourg qui le luy accorda de bonne grace. Il n'eust pas plûtoft appris le détail des aventures de la Comtesse, qu'il partagea d'abord toutes les craintes avec elle, il n'oublia rien pour sa seureté, & ces deux freres ayant gagné les Officiers du Comte ne manquoient jamais de faire faire l'effay de certaines viandes dôt la Comtesse mangeoit lorsqu'ils luy avoient fait signe qu'elle pouvoit le faire avec assurance. Massauve l'aîné lia une si étroite amitié avec un des valets de chambre du Comte, que ce Prince ne pouvoit plus rien faire que Massauve n'en fut averti. Il sçavoit par là ses plus secretes pensées, & son ami luy en rendoit un si bon compte que la Comtesse n'ignoroit plus rien de ce qui se passoit sur son sujet dans l'ame de son vieux mary. Il luy bailla même un jour un papier qu'il disoit avoir trouvé dans la poche d'un habit que son Maître avoit quitté. Ce papier enfermoit quelque poudre. Massauve la montra à la Comtesse, & cette jeune Princesse en qui la crainte de la mort fit ce qu'elle a coûtume de faire dans les ames les plus timides, ne doutant pas que ce ne fût cette poudre de diamans dont le Comte l'avoit menacée, declara dès ce moment aux deux Massauves qu'elle vouloit absolument quitter le Comte & s'en aller dans quelque Royaume étranger s'ils avoient assez d'attachement pour elle pour l'y vouloir conduire. Ils

s'engagerent à tout ce qu'elle voulut. Ils la fortifierent même dans un dessein si surprenant & si dangereux, & l'on ne songea plus qu'à l'exécuter dès que le Comte seroit party pour l'Armée. Cependant la Comtesse envoya consulter l'Université de Douay. Massauve qu'elle employoit à tout la servit si utilement en cette affaire qu'il luy apporta un ample avis de cette Faculté pour aller avec toute seureté de conscience éviter la mort en tel endroit du monde qu'elle voudroit.

Le Comte en partant la menaça de son retour, & la Comtesse crût positivement tout ce qu'il lui dit. Le jeune Massauve fut obligé de partir avec le Comte pour l'Armée & son frere alla en Lorraine pour faire avancer quelques Compagnies de son Regiment sur la frontiere afin d'escorter la Comtesse. Mais sa resolution s'affoiblissoit par l'absence du Comte, & dès qu'elle ne le voyoit plus, elle oublioit tout de luy jusques à sa fureur. Elle se feroit divertie de nouveau à Cologne, si le jeune Massauve ne fut venu déguisé en pauvre l'avertir que le Comte ayant receu quelques nouveaux avis contre elle alloit quitter l'Armée & revenoit infailliblement pour la faire mourir. Ils arresterent le jour de leur fuite, & ils en donnerêt avis à Massauve qui n'estoit pas encore de retour, & qui ne manqua pas de venir au devant de la Comtesse. Il leur fut aisé d'emporter de grandes richesses, puisque tout ce qu'il y avoit de précieux dâs le Château d'Issembourg avoit esté transporté à Cologne. Toute la vaisselle d'argent étoit entre les mains de la Comtesse, & outre quantité de pierreries, elle avoit encore beaucoup d'argent.

L'on chargea deux charriots & quatre mulets que l'on fit partir secretement, & la Comtesse feignant d'aller à quelque lieu de devotion se determina à la chose du monde la plus étrange par la crainte de la mort & par le cōseil des Massauves dont la fidelité ne pouvoit luy être suspecte, puisqu'elle les voyoit attachez à ses interests au milieu de ses disgraces. Elle connoissoit si peu l'importance de ce qu'elle alloit faire qu'elle dormoit tranquillement lorsque le jeune Massauve & Delmas vinrent l'avertir qu'il falloit partir. Elle s'y resolut, & pour mieux cacher son dessein elle sortit de chez elle en coiffure de nuit & en mulle de chambre. Son carrosse l'attendoit à une des portes de la Ville. Dès qu'elle y fut arrivée elle s'y jetta avec Delmas, & le jeune Massauve monta à cheval pour les conduire à l'endroit ou quelques domestiques de la Comtesse, cinq ou six gardes du Comte que

l'on avoit gagnez & Massauve sauve l'aîné les attendoit avec cinquante soldats. Lorsque l'on s'appercut à Cologne que c'étoit une fuite & non pas un voyage, les amis du Comte d'Isembourg firent un grand amas de gens & les separant en plusieurs bandes on alla de toutes parts pour chercher la Comtesse. Le second jour de leur route les Massauves prirent garde qu'ils estoient pourfuivis. Quelle fatalité ? Dans deux heures de chemin ils entroient dans les Estats d'un Comte Souverain où l'on ne pouvoit les arrêter, & où Massauve l'aîné avoit disposé toutes choses pour leur seureté.

La Comtesse craignant d'estre remenée à Cologne poussa des cris qui penetrerent toute l'ame du jeune Massauve. Son grand attachement pour elle & la veüe du peril inevitable qui l'a menaçoit luy fit d'abord former une resolution digne de sa fidelité & de son courage. Il s'approche du carrosse & pour rassurer la Comtesse. Ne craignez rien, Madame, luy dit-il, j'exposeray ma vie pour garantir la vôtre. Fuyez avec mon frere, tandis qu'avec nos gens & quelques-uns de ses soldats je tiendray ferme contre ceux qui vous poursuivent, & vous donneray le temps de vous dérober à leur veüë. Le trouble de la Comtesse redoublant par la resolution de Massauve. Non, non, s'écria-elle, nous vivrons ou nous mourrons ensemble, fuyōs tous le plus viste qu'il nous sera possible, & si nous ne pouvons l'éviter vous combattrez tous à mes yeux. Ne craignez rien pour moy, Madame, reprit-il, je vaincray & vous me reverez bien-tost. À ces mots après l'avoir pourtant regardée comme s'il eut crû de ne la revoir jamais, il fit signe au cocher de la Comtesse d'aller fort viste, & courant embrasser son frere. Ah ! luy dit-il, sauvez la Princesse, ne l'abandonnez jamais, & sur tout, mon cher frere, traitez-la toujours en personne de sa qualité. À ces mots tournant son cheval & animant à plusieurs fois tous les gens par sa Voix & par les regards, il se mit en estat de disputer le passage d'un chemin assez étroit & assez difficile à prés de cent cavaliers qui les poursuivoient.

Sans vouloir faire un recit de Roman d'un combat veritable que toute l'Alemagne & toute la France ont sceu. Il est certain que le jeune Massauve fit des actions d'une valeur prodigieuse. Il tua plusieurs hommes de sa main, il combatit à genoux après que son cheval est esté tué sous luy. Ses soldats animez par son exemple témoignèrent un courage extraordinaire, & si les gardes du Comte ne l'avoient lâchement abandonné, le vaillant Massauve eut vaincu malgré l'inégalité du combat : mais enfin accablé par le nombre

de ses ennemis, il mourut percé d'une infinité de coups. On ne s'amusa point à poursuivre la Comtesse, on connut bien qu'avant qu'on pût la joindre elle feroit en seureté ; l'on mit sur un cheval le corps sanglant du jeune Malsauve, afin que par cette veüe le Comte pût assouvir son ressentiment. Il en fut si content que quoy qu'il arrivât de l'Armée peu de jours au après, il ne se soucia plus de la fuite de sa femme, & depuis ce jour jusques à sa mort il ne prononça plus ny le nom de Malsauve, ny celui de la Comtesse.

Les chariots & les mulets furent pris, & l'infortunée Comtesse n'eut pour tout biens que ses pierreries. Cependant Malsauve l'ainé malgré ses cris & ses larmes la faisoit éloigner avec une vitesse extrême. Ah ! Malsauve luy crioit-elle à tout moment, arrêtons-nous votre frere est mort, ou prisonnier & je suis la cause de son infortune. Des torrens de larmes suivoient les tristes pressentimens de la Comtesse, mais il fallut bien-tost pleurer pour un malheur certain. Un valet échappé du combat les joignit dans leur route. La Comtesse le reconnut d'assez loin, & luy criant de toute sa force où est Malsauve, elle fit connoître la part qu'elle prenoit à ce qu'il estoit devenu. Celui-cy ne croyant pas qu'il falut luy déguiser une chose qu'elle ne manqueroit pas d'apprendre, luy avoua ingenuement qu'il estoit mort. La Comtesse s'évanoüit à cette nouvelle, & après estre un peu revenue, elle dit tout ce que la douleur la plus violente put faire dire, & rendit par là Malsauve plus sensible au pitoyable destin de son frere. Il est certain qu'elle n'auroit point quitté le Comte d'Issembourg pour l'amour du jeune Malsauve, quoy que la médifance l'ait ainsi publié, la seule crainte de la mort avoit causé sa fuite ; mais peut-estre eût-elle attendu constamment cette mort si elle n'avoit crû trouver en luy un guide respectueux & fidele qui pouvoit la consoler de ce qu'elle abandonnoit. Peut-on s'imaginer un état plus pitoyable que celui où se trouvoit alors la Comtesse. Dès que les premiers transports de sa douleur furent un peu calmez, elle rêva quelques momens, & puis se tournant vers Malsauve, tous mes desseins changent luy dit-elle, par la mort de votre frere, il faut me remener à Cologne, je ne crains plus la mort, & je me sens assez de courage pour aller soutenir mon innocence & braver le Comte d'Issembourg. Malsauve fremit à ce dessein, il en avoit de secrets qui ne s'accordoient pas avec celui-là. Il estoit bien fait, il avoit de l'esprit sur tout pour tromper & pour nuire. Il dit à la Comtesse que sa mort estoit inévitable si elle retournoit à Cologne, qu'il valoit bien

mieux attendre en feureté celle du Comte d'Ifembourg, que fa rage avanceroit peut-efre ; qu'elle pourroit par des manifestes instruire toute l'Alemagne des raifons de fa fuite, & que le temps qui changeoit toutes chofes changeroit auffi l'efat de fa fortune. L'on fe laifse facilement perfuader de vivre. Le confeil de Mafsauve parut bon, & la Comteffe s'abandonnant à fes foins, il fut conclud qu'ils iroient à Paris, Mafsauve jugeant que dans le tumulte & l'embarras de cette grande Ville ils feroient mieux cachez qu'en lieu du monde. Mais il fit arrêter quelque temps la Côtelfe à Rheims, tandis qu'il fut à la Cour de France où il obtint fecretement un paffe-port du feu Roy Louis XIII.

Lorfqu'ils furent arrivés à Paris Mafsauve prit le nom de Mefplets & la Comteffe pafloit pour fa fœur. Comme elle n'a jamais pû fe refoudre de vivre obfcurement, elle vendit des pierreries pour fournir à une grande dépenfe. Elle parloit affez bien François & n'affectant point de fe cacher, on ne foupçonna point qu'elle ne fut pas ce qu'elle sembloit être. Quoy que le fouvenir de fa qualité & de la mort du jeune Mafsauve la troublât extremement, elle fit des connoiffances agreables pendant fon fejour à Paris, mais un accident bizarre penfa gafter tout le miftere.

Elle eftoit à la promenade dans un jardin d'une Dame de fes amies avec plufieurs perfonnes. Sur le foir toute la compagnie fe ramafsa dans un cabinet, & comme la converfation tombe fouvent fur les chofes que l'on a le moins preveuës, l'on vint à parler des aventures extraordinaires qui arrivent dans le monde. Y en peut-il avoir dit un homme de la troupe, de plus furprenante que celle qui eft arrivée depuis peu en Alemagne à la Comteffe d'Ifembourg. Mefplets trembla à ces mots & voulut changer de difcours, mais la Comteffe qui brûloit d'envie de fçavoir ce que l'on difoit d'elle, prenant la parole, j'ay entendu parler de cette aventure, dit-elle à cet homme, mais comment la fçavez-vous, ajoûta-t'elle. Alors cet homme pour luy obeïr luy raconta fes propres aventures avec de fi noires couleurs qu'elle n'a jamais tant fouffert. Il difoit que la Comteffe d'Ifembourg n'avoit quitté le Comte fon mary que pour aller inconnuë & vagabonde aimer fans contrainte le jeune Mafsauve par tout le monde. Que le Ciel l'avoit punie, qu'il avoit efté tué, & que chacune des cinq fœurs de la Comteffe ayant envoyé de toutes parts fans apprendre de fes nouvelles, on ne doutoit point que Mafsauve l'ainé après s'être faifi de fes pierreries & de fon argent ne

l'eut jettée dans quelque riviere. Cōme la Comtesse étoit extremement enjouée, cette derniere particularité luy fit faire un grand éclat de rire. Elle est donc noyée cette pauvre Comtesse, dit-elle, c'est dommage, elle n'estoit pas si coupable que vous pensez : I'ay sçeu son Histoire, d'un homme qui avoit esté à son service. Ensuite elle raconta à la compagnie une aventure qu'elle sçavoit tresbien, mais avec tant de vehemence que Mesplets crût voir cent fois le moment où elle alloit se découvrir. Il avoit beaucoup d'adresse, & tâchoit de racommoder ce que la Comtesse gâtoit. Il tenoit le party du Comte d'Isembourg, & il ne doutoit point, disoit-il, de la mort de la Comtesse, & que Massauve ne fut aux extremités du monde.

Lorsque la Comtesse fut de retour dans sa chambre Mesplets voulant luy faire appercevoir respectueusement le danger où elle s'estoit exposée. Quoy Mesplets, luy dit-elle, Vous voulez que l'on déchire en ma presence la Comtesse d'Isembourg, & que je ne la deffende pas ? La chose est cruelle, Madame, je l'avoüe, reprit-il ; mais enfin l'on trouve vostre Histoire plus divertissante de la maniere dont on la raconte ; & mille conversations comme celle d'aujourd'huy, & mille manifestes cōme ceux que vous avez envoyez en Allemagne ne tourneront pas la chose autrement. S'il est ainsi, Mesplets, dit la Comtesse, & que je sois si injustement l'opprobre de l'Allemagne & de la France, cachez-moy dans quelque endroit du monde où je n'entende jamais prononcer mon nom. Je veux quitter Paris, ajoûta-t'elle, après une profonde rêverie. Il faut Mesplets que vous alliez dans vôtre Province de Languedoc, que l'on dit estre un fort agreable païs, m'achepter une maison solitaire, & dès que vous l'aurez mise en estat venez moy querir avec toute la diligence que vous pourrez. C'estoit justement ce que Mesplets vouloit. Il estoit devenu amoureux de la Comtesse si-tost qu'il l'avoit veüe à Cologne, il avoit augmenté ses frayeurs & contribué à sa fuite, dans l'esperance que peut-estre un événement si extraordinaire luy donneroit des avantages qu'il ne pouvoit jamais esperer dans le train réglé de la vie de la Comtesse. Il avoit pris la mort de son frere pour un heureux presage, & la resolution que formoit la Comtesse d'aller vivre seule avec luy dans un desert luy donna des esperances qui le comblerent de joye. Il prit la poste. Il chercha dans tout le Languedoc & ne trouvant son compte nulle part, il achepta enfin un petit Château nommé la Longaigne situé au milieu d'un agreable bois, à une lieuë de la ville d'Alby, & l'ayant meublé fort

proprement il reprit la poste pour aller trouver la Comtesse à Paris. Il n'ay point changé de dessein, Mesplets, luy dit-elle, dès qu'il l'approcha pour luy rendre le compte de son voyage, partons le plus viste que nous pourrons, je meurs d'impatience d'estre loin d'icy, & je regarde le moment que je fortiray de la plus belle Ville du monde comme le commencement de mon bonheur.

L'Albigeois est à deux cens lieuës de Paris, l'endroit par lequel la Comtesse vit la premiere fois ce petit païs contribua beaucoup à le luy faire aimer toute sa vie. Elle estoit fatiguée de la longueur d'un grand voyage que la difficulté des chemins avoit rendu tres-rude. La dernière journée avoit mesme esté plus fascheuse que les autres, parce que l'Albigeois du côté qu'elle l'aborda est borné par des montagnes. Elle n'avoit veu que des deserts & des landes lorsque la tout d'un coup ces objets lassans, disparoiffans à ses yeux elle apperceut la plus jolie vallée du monde. La diversité y est merveilleuse. Une grande riviere la coupe en deux parties presque égales, les bords extrêmement élevez semblent des precipices & des abîmes, mais la nature a réparé ce défaut, elle a planté des arbres tout le long du rivage qui s'élevant à une hauteur prodigieuse cachent ce que ces precipices ont de terrible. Lorsque par des sentiers commodes la Comtesse fut descendüe jusques au plus bas, elle fut surprise de trouver à mesme temps & en mesme lieu la solitude des forests, la verdure des prairies, la rusticité des troupeaux, & enfin tout ce qu'une humeur gaye ou mélacolique peut desirer pour son des plaisir. Cette veüe surprenâte fit naître dās son esprit un mélange de joye & de tristesse qu'elle ne pouvoit separer. Il y a sans doute un certain rapport secret & inconnu entre toutes les choses du monde qui fait qu'elles se réveillent mutuellement, & c'est par cette raison qu'à la vüe de ce païs, tout ce qui durant la vie de la Comtesse luy avoit donné du contentement ou de la douleur se presenta à elle & luy causa un trouble qui fut remarqué de Mesplets. Quel est ce trouble, Madame, luy dit-il, qui paroist sur vôtre visage. Tous les malheurs de vôtre vie n'y en ont jamais mis de si grand. Y en-a-t'il quelqu'un qui me soit inconnu dont le souvenir fasse ce qu'il n'a pu faire luy-mesme ? Non Mesplets, reprit la Comtesse, ce n'est point le souvenir de quelque disgrâce que vous ne sçachiez pas qui cause mon agitation, mais en un moment tout ce qui m'est arrivé en ma vie de doux & de fâcheux a repassé dans ma memoire. I'ay senti des mouvemens

que j'ay voulu arrêter, la violence que je leur ay faite les a irrités, & vous en voyez paroître l'impression sur mon visage. Il est certain pourtant que mon cœur panche plus vers la joye que vers la douleur, & sans en sçavoir la raison je sens une tranquillité qui m'étoit inconnue depuis long-temps. Je ne sçay si c'est la beauté de ce que nous voyons qui la fait naître, ou si c'est le présage du repos que je dois goûter en ce lieu. le commence, Madame, répondit Mesplets, à sentir véritablement le bonheur que j'ay de passer ma vie auprès de vous. Je vous avoue que j'avois craint jusques icy que vous vous repentiriez d'avoir quitté Paris qui est le seul lieu de France qui a des charmes capables de Vous arrêter agréablement : j'apprehendois que vôtre esprit n'eut quelque retour vers ce lieu, & que vous voyant proche du terme que vous vous estiez proposée vous n'y trouviez de nouvelles peines.

Tandis que Mesplets parloit la Comtesse qui ne l'écoûtoit guere, regardoit avec plaisir que les prairies, les terres & les petits bois étoient si bien mélez qu'il sembloit que l'artifice eut fait ce que l'on ne peut attribuer qu'à la nature. Les fontaines couloient par tout avec une abondance & une pureté, qui marquoient assez l'excellence de l'air de cet heureux climat. Enfin, Madame, luy dit Mesplets, en luy montrant une maison parmy des arbres, voicy l'endroit que je vous ay choisi, & c'est dans ce desert que vous allez aller cacher ce que le monde a de plus admirable & de plus beau. À la veüe de cette petite maison si differente des superbes Palais qu'elle avoit habitez, la Comtesse leva les yeux au Ciel laissa couler quelques larmes & donnant la main à Mesplets pour entrer dans cette maison, je vous suis obligée, luy dit-elle, de m'avoir choisi ce lieu, puis que mon destin me l'ordonne, je ne songeray plus qu'à me dérober à toute la terre, & qu'à chercher dans mon propre cœur dequoy me passer du monde tout entier ; Aussi bien, Mesplets, ajoûta-elle en soupirant, je n'ay que de la haine & du dégoût pour tout ce qui n'est pas ce que j'ay perdu.

La Comtesse trouva dans ce lieu quelque chose de si charmant, soit pour sa situation, pour la pureté de son air, & pour toutes les commoditez qui sont nécessaires pour passer une vie douce & tranquille, qu'elle n'avoit jamais vécu si contente. Tout ce que la vertueuse Carmelite luy avoit dit en faveur de la vie solitaire luy repassoit dans la memoire, elle se faisoit des plaisirs de mille secrets de la nature, & pour se divertir elle apprit avec le jargon du païs à filer de quelques païssannes ses voisines. Elle avoit vëdu quelques

pierreries avant que de partir de Paris, lorsque l'argent luy manquoit Mefplets en alloit vendre d'autres à Thoulouze, & comme les Heros des Romains ils faisoient toutes leurs affaires avec des diamans & des rubis. Mefplets s'occupoit à peindre. Il estoit sçavant en cét art & il peignoit la Comtesse de mille manieres differentes. Cette occupation continuelle acheva de l'enflammer. Son amour devint si violent qu'il n'eut pas seulement la force de le combatre. Il ne s'amusa point à pousser des soupirs qu'il sçavoit bien qui ne feroient pas écouttez. Les premiers témoignages de sa passion furent des transports d'un insensé. La Comtesse fut si de épouvâtée d'un malheur si peu prêveu qui venoit troubler le repos dont elle commêçoit à jouir, qu'elle faillit à mourir de déplaisir. Elle vit bien tout d'un coup que les emportemens ny les menaces n'épouvanteroient pas un scelerat au pouvoir duquel son destin l'avoit mise, aussi ne songea-elle qu'à le ramener de son égarement par des voyes douces & raisonnables. Elle verfoit des larmes, elle le faisoit souvenir de ce qu'elle estoit, & de ce qu'il luy devoit, & quelquefois elle réüssiffoit, si bien que Mefplets verfoit des larmes à son tour, & luy demandoit pardon don de sa temerité.

Mais la source du mal restant toujourns dans son cœur, il n'étoit jamais un jour dans une mesme affiète, & tantost soûmis, il tourmentoit la Comtesse d'une maniere effroyable. Elle n'oublia rien pour le guerir, & croyant que la solitude nourrissoit sa passion, Mefplets, luy dit-elle un jour, il me semble qu'il est indigne d'un homme aussi vaillant que vous de vous amuser à peindre tandis que tous les Gentilshommes de cette Province exposent leur vie pour vôtre Roy. Il fut sensible à ce reproche, il étoit brave, il aimoit la guerre, & la passion qu'il avoit dans le cœur y regnant malgré luy, il fut bien aise d'essayer les remedes de l'absence. La Comtesse afin de l'éloigner d'elle luy donna un équipage pour aller à Leucate, où feu Monsieur l'Evesque d'Alby plein d'ardeur pour la gloire de son Prince conduisoit toute la Noblesse du país au secours du Marechal de Schomberg. Mais quoy que Mefplets changeât de place il ne changea point de sentiment. L'absence redoubla son amour, & la joye qu'il eut de revoir la Comtesse acheva de troubler sa raison. Comme il avoit quelquefois hôte de sa conduite, il faisoit de foibles efforts pour la changer. Il fit amitié avec des Gentils hommes de son voisinage, & pour vaincre une passion qui faisoit le suplice de la Comtesse, il cherchoit mille amusemens pour lesquels il n'avoit que du

dégouft ; mais tous les remedes estoient inutiles. Mefplets étoit toûjours amoureux & toûjours insolent, & la Comteffe perdat tout espoir de le changer ne songea plus qu'à se faire un puiffant protecteur qui la put garantir des emportemens de ce temeraire.

Elle avoit entendu parler de feu Monsieur l'Evesque d'Alby. Il estoit de l'illustre Maifon de Daillon du Lude. Une longue fuite d'ayeuls tous grands, rendent cette Maifon une des plus confiderables du Royaume. Une grande richesse accôpaignoit fa naiffance ; & son esprit & son merite étoient encore plus grands que fa naiffance & fa dignité. Elle ne douta point qu'un fi grad Prelat ne fut bien aife de fecourir une Princesse infortunée. Dans cette penfée après avoir vécu trois ans dans la folitude de la Longaigne, elle en partit un jour de Noël & fut surprendre toute la ville d'Alby dans un Sermon folemnel, par son éclat par sa bonne mine & par la quantité des pierreries dont elle estoit parée ; & declarant le jour mefme à Mefplets qu'elle ne vouloit pas retourner de quelque temps à la Longaigne, elle le mit au defefpoir ; mais la Comteffe ne le craignoit pas dans une Ville comme dans un desert, & de son tyran devenu son écuyer, il chercha la confolation de ce changement parmy la débauche & le jeu. Elle luy donna tout l'argent qu'il voulut pour l'appaiser & le faire taire, parce qu'elle ne vouloit pas encore se faire connoître à tout le monde. Deux jours après son arrivée comme elle entroit un matin dans une Eglise, Monsieur l'Evêque d'Albi y entroit auffi. Il l'avoit déjà veü au Sermon, mais la voyant de plus près il la trouva beaucoup plus belle. L'admiration & la curiosité l'obligeant de s'arrêter, Madame, luy dit-il, en luy presentant de l'Eau benite, mon Aumônier fera s'il vous plaift le vôtre aujourd'huy, je le veux bien, Monsieur, luy dit-elle, en laiffant agir tout son air de grandeur qu'elle avoit fi long-temps contraint, & je vais prier le Ciel qu'il vous inspire le deffein d'estre le Protecteur d'une perfonne le que vous ne trouverez peut-estre pas indigne de cette grace. Elle connut bien à la réponfe de Monsieur d'Alby qu'il estoit tres-disposé à l'écouter & à la servir, auffi le visita-elle le jour-mefme, ils eurent une longue converfation, & la Comteffe ne luy cacha que l'amour de Mefplets. Il trouva bon qu'elle ne se fit pas convenoître, il aimoit les grands & les petits fecrets, & quand la Comteffe n'auroit pas esté belle & charmante il auroit eû de l'amitié pour elle, parce qu'il y avoit un grand myftere à conferver. Toute la ville d'Alby à l'exemple de son Prelat ne songea qu'à

divertir cette belle inconnue, & ce ne furent que bals & festins. La Comtesse goûtoit les plaisirs comme si elle avoit esté moins malheureuse, & s'assurant de la protection d'un fort grand Seigneur, elle commençoit à vivre sans inquietude, & dans une profonde tranquillité ; aussi estoit-elle dans un lieu où la joye regne incessamment, & où l'on la voit peinte dans les yeux de tout le monde. La ville d'Alby n'est pas grande, mais elle plaist & l'on se promene à l'entour agreablement, l'adresse des habitans a fait que ce qui sert seulement de deffence aux autres Villes sert encore d'ornement à celle-cy. De la terre que l'on a tirée pour faire des fossez profonds on a élevé une terrasse qui estant bordée de deux rangs d'ormes forme une allée qui n'est pas droite, puis qu'elle environne une Ville qui est ronde, mais qui dans une figure assez assez extraordinaire est tout à fait belle. La Comtesse passoit dâs cette Ville la plus douce vie du monde, & Mesplets alloit souvent à la Longaigne se divertir avec ses amis. Quoy qu'ils pussent faire pour l'engager à parler dans la débauche le secret ne luy échappa jamais. Il disoit seulement des choses qui faisoient comprendre qu'il y en avoit de fort cachées dans les aventures de la belle inconnue. L'on se mit en teste de penetrer ce secret, on leur voyoit des monoyes étrangères & une source d'argent qui ne s'épuisoit point par de grandes dépenses : les uns disoient qu'ils estoient les espions du Roy d'Espagne ; d'autres que ce devoient estre des gens de qualité beléchapez de quelque naufrage, ou embarrassez dans des affaires fâcheuses, & d'autres conclurent qu'ils estoient des faux monnoyeurs, que c'étoit pour cela qu'ils avoient demeuré seuls dans un Château écarté, & que Mesplets alloit de temps en temps debiter sa fausse monoye à Thoulouze.

La Comtesse en mariant Delmas avec un homme du bas Languedoc, luy avoir donné quatre cens Pistoles & substitué la Longaigne après sa mort & celle de Mesplets : cét ingrat pour s'enrichir plutôt de leurs dépouilles forma le dessein de les faire perir tous deux. Le Parlement de Thoulouze faisoit alors une exacte recherche des faux monnoyeurs. Ce traître donna des indices sur lesquels l'on dénonça Mesplets, & l'on l'arrêta prisonnier dans Thoulouze. Un Commissaire du Parlement se transporta diligemment à la Longaigne, où la Comtesse s'étant trouvée il la côduisit à Thoulouze comme complice de Mesplets. Dans le trouble où la jetta une accusation si surprenante pour elle, elle eut assez de liberté d'esprit pour retirer

adroitement d'un de ses coffres dont on faisoit l'inventaire le passe-port du Roy qui la nommoit par son veritable nom.

Monfieur l'Evesque d'Alby fort affligé d'une aventure qu'il où jugea bien qui luy coûteroit la perte d'un grand secret fit suivre la Comtesse à Thoulouze par des gens habiles & éclairez afin de lui donner conseil dans une affaire si perilleuse. L'on fit ce que l'on pût pour sauver tout ensemble Mesplets & le secret de la Comtesse, mais il fut impossible. Il répondit si ambiguëment à tout ce qu'on luy demandoit que l'on creut qu'il estoit coupable, & il eut tant de fidelité qu'il ne voulut jamais rien dire sans la permission de la Comtesse, elle estoit trop bonne & trop genereuse pour le laisser perir. Elle fut au Parlement toute allarmée & demandant un moment d'audience, elle justifia Mesplets au dépens de son secret. Elle tira de son sein le passeport du Roy & le donnant hardiment à Monfieur le premier President, il leut tout haut, que veu l'avis de l'Univerfité de Doüay, le Roy si permettoit à la Princesse Marie Anne de Hohenzollern, de choisir tel endroit de son Royaume qu'il luy plairoit pour y vivre en seureté. L'air noble & grand de la Comtesse ne permettoit pas de douter un moment de la verité de ce qu'elle avançoit. Par un dénoüement si extraordinaire Mesplets fut élargy. La Comtesse après luy avoir sauvé la vie ne le vouloit plus voir, il luy avoit donné de nouveaux sujets de plainte & porté son extravagance, jusques à publier par des mouvemens jaloux que Monfieur l'Evesque d'Alby étoit amoureux de la Comtesse. Elle avoit un ressentiment extreme de cette conduite, mais il lui témoigna tant de repentir, il fit tant de sermens qu'il feroit le reste de ses jours raisonnable & soumis que la Comtesse se laissa flechir & le remena à la Longaigne où elle vouloit passer le reste de sa vie, ne pouvant se refoudre de vivre dans Alby depuis qu'elle estoit connue pour la Comtesse d'Issembourg. Plusieurs Dames de cette Ville la visitoient souvent, & Monfieur l'Evesque d'Alby en faisoit de mesme. Comme depuis son retour de Thoulouze une mélancolie extreme paroissoit sur son visage & dans toutes ses actions, il avoit une grande & sincere pitié de sa fortune, & resolut fortement de la tirer d'un lieu qui nourrissoit sa tristesse. Dans cette veüe, Madame, luy dit-il un jour, je vous avoue qu'à qui ne veut qu'un beau séjour, il est mal aisé qu'on se puisse mieux contenter ailleurs qu'en ce lieu ; vôtre solitude a des charmes, mais Madame, vous n'êtes pas née pour ne tenir compagnie qu'aux arbres & aux fontaines, il est têts que vous vous

aperceviez combien vôtre douleur est inutile, que vous écoutiez les côseils de vos amis, & que vous souffriez les remedes que la raison, le temps & la necessité de se consoler apportent à toutes sortes de maux. Je sçais que de presenter des biens mediocres à une personne qui en a perdu de fort grands, c'est aigrir sa douleur ; mais enfin, Madame, je fais tout ce que je puis en vous offrant mon bien & mes services, il faut quitter vôtre humeur solitaire & venir passer vos jours dans une ville, où l'on Vous honore, où l'on vous aime & où l'on ne vous trouve aucun deffaut que celui d'aimer trop à estre seule. Vous oferai-je dire, Madame, continua-il, que l'on explique mesme vôtre solitude defavantageusemêt pour vous. On dit que Mesplets y agit moins comme vôtre Ecuier que comme vostre Maître, & que vous le souffrez. Si toutes ces raisons ne peuvent vous obliger à m'accorder ce que je vous demande, il faut que vous le donniez au profond respect & à la consideration que j'ay pour vous. Si vous m'aviez plûtoft parlé de cette maniere, luy dit la Comtesse, j'aurois déjà quitté ce lieu. Je dois tout à la generosité de vôtre procedé, & je vous sacrifierois sans peine non seulement ma solitude, mais encore ma vie si elle pouvoit vous estre utile.

Mesplets qui s'étoit caché entendoit cette conversation. Dès que Monsieur d'Alby fut party, il se rendit le maître absolu de cette maison, & perdant toute sorte de respect, il dit à la Comtesse qu'elle n'en sortiroit point, & qu'il s'y opposeroit au peril de sa vie. Les insolêces de Mesplets firent oublier ses services. La Comtesse prit ses dernieres resolutions, & les fit sçavoir à Monsieur l'Evêque d'Alby. Il en fut surpris ; mais enfin après plusieurs c\$versations & plusieurs lettres, il convint avec la Comtesse qu'elle termineroit tous les grands événemens de sa vie par une action digne d'elle. La premiere fois que Mesplets sortit de la Longaigne pour aller chez un de ses yoifins, la Comtesse en fit avertir Monsieur d'Alby, qui ne voulant confier qu'à luy-mesme l'execution d'un genereux dessein, monte en carosse, & suivy seulement de deux Gentils-hommes & de quelques Laquais, il fut au petit château de la Longaigne. Par quelque secret pressentiment Mesplets y arriva en mesme temps que luy, & la Comtesse se promenoit sous des arbres lors qu'ils l'aborderent tous deux. Venez, Madame, luy dit Monsieur d'Alby en luy presentant la main, & regardant Mesplets d'un air menaçant, venez vous mettre à l'abri des insolences de ce miserable. La Comtesse se jetta promptement dans le carosse, & le desesperé Mesplets

mettant l'épée à la main, en apuya la pointe sur l'estomac de Monsieur d'Alby. Rendez-moy la Comtesse, dit-il, ou je vous perce le cœur. Faites ce qu'il vous plaira, luy répondit Monsieur d'Alby avec une fermeté admirable, je ne crains rien lors qu'il qu'il s'agit de faire mon devoir. Cependant les Gentils-homes de Monsieur d'Alby vouloiêt tuer Mefplets, & les domestiques qui étoient accourus se mettoiêt en état de le deffendre. La Comtesse craignant tout dans cette confusion pour ne son genereux protecteur, eut recours à ses manieres douces, qui par une espece d'enchantement tiroient tout d'un coup Mefplets de ses plus grands emportemens. Mefplets luy cria-elle en descendant du carrosse, & luy faisant signe de s'approcher, ne faites pas de nouveaux crimes, je vous en conjure au nom du Prince mon pere, à qui le vôtre & vous-mesme devez toute vôtre fortune. Ah ! Madame, luy dit-il, je vous ay sacrifié cette fortune que je tenois du Prince vôtre pere, & maintenant vous m'abandonnez. Approchez-vous reprit-elle & venez apprendre mes intentions. Il s'approcha, mais avec des transports de douleur qui ne se peuvent exprimer ; il apprit le dessein de la Comtesse : Il s'y conforma, parce que son injuste jalousie y trouva son compte, & se retirant accablé pourtant d'u ne mortelle tristesse. Monsieur d'Alby se mit en carrosse avec la Comtesse, & la conduifit dâs le Convent de la Visitation de la ville d'Alby.

Le lendemain Mefplets luy ayant fait demander la permission de la voir, elle fut au parloir, où cet homme parut à ses yeux dans l'état du monde le plus pitoyable. En une nuit la douleur l'avoit si fort changé, qu'il n'étoit plus reconnoissable. Il se mit à genoux, & comme il étoit naturellement fort éloquent, il conjura la Comtesse par tous ses services, dont il luy faisoit le détail, par la mort de son frere, & par le sacrifice entier qu'il luy avoit fait de sa fortune, de ne vouloir pas ainsi l'abandonner ; mais lors qu'il connut le peu d'effet de ses prieres, la fureur le saisit, il tira son épée, il se fit deux blessures, & se seroit tué si l'on n'avoit retenu son bras. Il se troubla si fort qu'il reprochoit à la Comtesse qu'elle luy avoit promis de l'épouser bientôt. Moy, dit-elle, en faisant un grand cry, je vous aurois promis ce que je ne pouvois faire. Quand le souvenir de ma naissance ne m'en auroit pas empesché, ne sçay-je pas que le Comte d'Issembourg est encor vivât ? n'est-ce pas assez que vos méchants conseils ayent surpris ma jeunesse, & que vous m'ayez fait faire l'action du monde la plus imprudente, sans que vous

m'imputiez Je plus abominable de tous les projects ? Mais je vous pardonne, ne, parce que je n'ay pas oublié que vous avez en effet quitté pour moy un établissement confiderable en Lorraine, & que vous estes le frere, ajoûta-elle, d'un hōme, dont le souvenir me sera toujours fort cher. Je ne veux point vous faire punir de vos emportemens, comme il me seroit facile, & comme je l'avois resolu ; vivez le plus content que vous pourrez, je vous donne mes meubles, ma vaiffelle d'argent, & mesme mes pierreries, continua-elle, en les luy jettant toutes, c'est tout ce que j'ay au monde, je ne me reserve rien, & je m'abandonne toute entiere à la Providence. En achevant ces mots, elle quitta Mesplets & ne voulut le revoir de sa vie. Monsieur le Comte d'Aubijoux eut pitié de luy, il luy fit donner une Compagnie dans le Regiment de Monsieur le Marquis de Vardes, & lors qu'il n'y eut plus de guerre en France, il revint à la Longaigne, où il finit ses tristes jours.

Il n'y avoit que fort peu d'années que les Religieuses de la Visitation étoient établies dans Alby. La Communauté n'étoit pas grande lorsque la Comtesse y entra, mais elle étoit composée de personnes de beaucoup d'esprit, de vertu & de merite. Elles toüerent le dépouillement entier qu'elle avoit fait de toutes choses, & Monsieur l'Evêque d'Alby également charmé du desinteressement de ses filles, & de la generosité de la Comtesse, luy établit une pension fort confiderable pour le reste de ses jours. Il luy donnoit mille marques d'estime, & durant toute sa vie il n'a jamais suspendu les soins qu'il croyoit estre obligé de prendre pour la consolation d'une grande Princesse, mais elle n'eut pas long-temps besoin de ce secours. Elle goûta bien-toft la douceur de la retraite, & regardant sans peine la privation de toute sorte de biens, elle fut assez satisfaite de trouver dans son propre cœur des choses infiniment plus precieuses.

La Princesse de Bade qui l'aimoit tendrement, ayant enfin appris qu'elle étoit en France, luy envoya un Gentil-homme pour la conjurer de repasser en Allemagne. Elle luy offrit toute sorte de seureté dans ses Etats, & que non seulement elle ne seroit point remise entre les mains du Comte d'Isembourg, mais même qu'elle ne verroit jamais la severe Comtesse de Furstemberg, qui avoit paru fort irritée de sa fuite, & qui auroit voulu que la Comtesse eut eu le courage d'attendre la mort chez le Comte d'Isembourg, afin de soutenir noblement la belle éducation qu'elle luy avoit donnée.

En même temps la Duchesse d'Arfchot proche parente de la Comtesse ayant eu la permission d'aller en Espagne durant la prison du Duc son mary, apprenant sur sa route la retraite de la Comtesse, luy fit écrire par Monsieur de saint Aunais, qui luy offrit des gens & de l'équipage pour la conduire en Espagne auprès de cette Duchesse.

Mais elle répondit & à sa sœur & à la Duchesse qu'elle avoit renoncé à toutes les choses du monde, qu'elle les prioit de trouver bon qu'elle joüit enfin d'elle même après avoir esté tant d'années sans avoir eu seulement le loisir de se regarder ; qu'il luy sembloit qu'une certaine obscurité dont elle avoit esté environnée jusqu'alors, s'étoit dissipée, & qu'elle entroit dans un jour qui n'avoit ny nûages ny brouillards.

Le Comte d'Isembourg, ne vivoit pas si paisiblement. Pour n'être pas exposé à la veue des parens de la Comtesse dans la haute Allemagne, il quitta incontinent après sa fuite, le service de l'Empereur, il passa dans celui du Roy d'Espagne, & il se trouva Gouverneur d'Arras lorsque malgré sa valeur & sa longue résistance cette ville fut emportée par nos guerriers François. La gazette publia sa mort, & dans cette croyance la Comtesse demanda si instamment le voile de Religieuse à Monsieur l'Evêque d'Alby, qu'il crût ne pouvoir pas le luy refuser. Il voulut le luy donner luy-mesme ; mais l'on sçeut bientôt après que le Comte vivoit, & qu'il avoit esté seulement blessé au visage.

Mais enfin il mourut à Bruxelles, après avoir vécu près d'un siècle. Il étoit Chevalier de la toison d'or & Surintendant des Finances du Roy d'Espagne en Flandres. Son humeur bizarre luy faisant cherir la memoire de sa premiere femme depuis la fuite de la seconde ; il fit transporter ces cendres empoisonnées de Cologne à Bruxelles, & voulut qu'elles fussent enfermées avec les siennes dans un superbe Mausolée de marbre. Il laissa dix mille écus pour les embellissemens de sa Chapelle, & donna tous ses grands biens au Prince de Simey second fils du Duc d'Arfchot.

Dés que la Comtesse sçeut qu'il étoit véritablement mort, elle fit profession entre les mains de Monsieur l'Evêque d'Alby, après avoir esté plus de vingt ans Novice ; & passant tout d'un coup du Noviciat à la superiorité, elle gouvernoit ces saintes Religieuses lors qu'elle fut atteinte d'une maladie languissante causée par le changement du climat & les troubles continuels où elle avoit esté exposée. Elle se démit de sa charge afin

de mourir en simple Religieuse, & durant sept ou huit mois elle attendit à tout moment avec une fermeté merveilleuse cette mort qu'elle avoit autrefois tant appréhendée.

Ainsi mourut constamment l'année mil six cent soixante & dix, cette innocente & belle Princesse, que l'humeur trop severe de son mary, les mauvais conseils de ses domestiques, & peut-être une grande jeunesse, & beaucoup d'enjouement ont fait passer pour coupable, & rendu une des plus malheureuses personnes de ce siècle.

FIN.

---

*EXTRAIT DV PRIVILEGE*  
*du Roy.*

**P** Ar Grace & Privilege du Roy, Donné à Versailles le 14. jour d'Octobre 1677. Par le Roy en son Conseil, Signé DESVIEUX, & scellé du grand Sceau de cire iaune. Il est permis à CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire, de faire imprimer un Livre intitulé *la Princesse d'Issembourg*, pendant le temps. & espace de sept années entieres & consecutives, à commencer depuis le jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer, & deffences sont faites à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer, vendre ny debiter ledit Livre sans le consentement dudit BARBIN, sur peine de trois mil livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, dépens dommages & interests : comme il est plus amplement porté par ledit Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de cette Ville de Paris, le 18. Octobre 1677. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celui du Conseil Privé du Roy du 27. Février 1665.*

Signé, COUTEROT, Syndic.

Achévé d'imprimer pour la premiere fois le 5. Novembre 1677.

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- LadyBirdy38
- Slzbg
- FreeCorp
- Le ciel est par dessus le toit
- Sicarov
- Susuman77

---

1. ↑ <http://fr.wikisource.org>

2. ↑ <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. ↑ <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. ↑ [http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)